

# Chapitre 1

En Chine vivait un tailleur très pauvre nommé Mustafa. Il avait une femme et un fils.

Celui-ci se nommait Aladdin. Il passait les journées à jouer dans les rues avec de petits vagabonds. Son père voulut lui apprendre le métier, mais sitôt que Mustafa avait le dos tourné, Aladdin s'échappait et ne revenait plus de toute la journée. On avait beau le punir, il ne se corrigeait pas.

De chagrin, le père tomba malade et mourut au bout de quelques mois. La mère d'Aladdin ferma la boutique, et vendit tous les outils du tailleur. Elle fit de la couture à la maison pour les gens plus riches.

Aladdin avait quinze ans, mais il ne changeait pas. Il fréquentait de plus en plus les voyous, sans chercher à travailler.

Un jour qu'il jouait au milieu d'une place avec une troupe de gamins, un étranger s'arrêta pour le regarder.

Cet homme était un magicien africain, arrivé depuis peu. Il s'approcha du jeune homme. « Mon fils, lui demanda-t-il, votre père n'est-il pas Mustafa le tailleur ?

– Oui, monsieur, répondit Aladdin ; mais il y a longtemps qu'il est mort. »

Alors le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin.

« Ah ! mon fils, s'écria-t-il, je suis votre oncle, votre père était mon frère. Il y a plusieurs années que je suis en voyage, et au moment où j'arrive ici, vous m'apprenez qu'il est mort ! »

Il demanda à Aladdin où demeurerait sa mère. Aladdin lui répondit et le magicien africain lui donna un peu de monnaie. Il lui dit : « Mon fils, allez trouver votre mère, et dites-lui que j'irai la voir demain. »

## Chapitre 2

Le lendemain, on frappa à la porte. Le magicien entra, chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits pour le souper. Il salua la mère et se lamenta : « Mon pauvre frère ! Que je suis malheureux de n'être pas arrivé à temps pour vous embrasser une dernière fois ! »

Une fois assis, il commença à discuter avec la mère d'Aladdin. Elle lui disait : « Mon mari ne m'a jamais dit qu'il avait un frère.

– Ah, c'est que nous ne nous sommes pas vus depuis si longtemps. Il a sans doute cru que j'étais mort ! »

Comme il demandait ce que faisait le garçon, la mère répondit : « Aladdin est un fainéant ! dit-elle. Son père a voulu lui apprendre son métier. Mais il passe tout son temps à jouer. Il voit pourtant que nous avons bien du mal à vivre ! »

– « Cela n'est pas bien, mon neveu, dit le magicien ; il faut penser à gagner votre pain. Si vous le voulez, je vous trouverai une boutique garnie de riches étoffes ; vous les vendrez, vous en achèterez d'autres, et vous vivrez bien. »

Cela plut à Aladdin ; il s'était aperçu que dans les boutiques de cette sorte les marchands paraissaient riches.

Le lendemain matin, le magicien prit Aladdin avec lui, et il le mena chez un gros marchand d'habits. Aladdin, en choisit un, et toutes sortes d'accessoires : ceinture, bijoux, coiffure...

Habillé magnifiquement, Aladdin remercia vivement son oncle. Puis il visita tous les lieux de la ville où étaient les boutiques des riches marchands. Il avait bien envie de devenir l'un d'entre eux.

De retour à la maison, l'oncle dit à Aladdin qu'ils continueraient les visites le lendemain.

# Chapitre 3

Le troisième jour, l'oncle mena le garçon à de grandes et belles maisons, des palais magnifiques et de très beaux jardins. Puis ils avancèrent plus loin dans la campagne. Aladdin n'osait pas poser de questions.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes peu élevées.

« Nous n'allons pas plus loin, dit le magicien. Je veux vous faire voir ici des choses extraordinaires. Mais commencez par amasser toutes les broussailles sèches que vous voyez, afin d'allumer du feu »

Quand les broussailles s'enflammèrent, le magicien africain y jeta un parfum qu'il avait tout prêt. Il s'éleva une fumée très épaisse et le magicien prononça des paroles étranges.

A cet instant, la terre trembla un peu et s'ouvrit, montrant une longue pierre plate, avec un anneau de métal placé dans son milieu pour la lever.

Aladdin eut peur et il voulut prendre la fuite. Mais le magicien lui envoya une gifle si violente qui lui enfonça presque les dents dans la bouche !

« Mon oncle, s'écria Aladdin, qu'ai-je donc fait ?

– J'ai mes raisons pour vous frapper. Je suis votre oncle, je remplace votre père, et vous ne devez pas me répondre. »

Puis, en se radoucissant : « Mon enfant, ne craignez rien, je vous demande seulement de m'obéir. Vous verrez, tout cela finira bien pour vous. »

Ces promesses calmèrent un peu Aladdin.

« Vous avez vu ce que j'ai fait avec mon parfum et mes paroles ? Apprenez donc que sous cette pierre il y a un trésor caché ! Il doit vous rendre plus riche que tous les plus grands rois du monde.

Mais vous êtes le seul à pouvoir la lever et entrer. Pour cela, il faut faire exactement ce que je vous dis. »

Aladdin, étonné de ce qu'il venait de voir et d'entendre, était maintenant prêt à tout. « Prenez cet anneau et levez la pierre.

– Mais je ne suis pas assez fort, il faut que vous m'aidiez.

– Prononcez seulement le nom de votre père en tenant l'anneau. Vous verrez, ce sera facile. »

Aladdin fit comme le magicien lui avait dit : il leva la pierre sans difficulté ! On vit alors un profond caveau avec une petite porte et des marches pour descendre plus bas.

« Mon fils, dit alors le magicien à Aladdin, descendez ces marches. Vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté. Vous traverserez alors trois grandes salles.

Vous y verrez des choses merveilleuses, mais ne touchez à rien, sinon vous mourrez aussitôt. »

« Au bout de la troisième salle, une porte ouvre sur un jardin planté de beaux arbres chargés de fruits. Marchez tout droit vers l'escalier qui mène à une terrasse. Montez-y, et quand vous y serez, vous verrez devant vous une lampe allumée. Prenez la lampe, éteignez-la, et apportez-la-moi. Au retour, vous pourrez cueillir tous les fruits du jardin que vous voudrez. Mais rapportez bien la lampe ! »

Puis le magicien africain sortit de sa poche un anneau, et il le mit à l'un des doigts d'Aladdin : c'était pour le protéger de tout ce qui pourrait lui arriver de mal.

« Allez, mon enfant, descendez hardiment ; nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie. »

# Chapitre 4

Aladdin sauta dans le caveau et descendit jusqu'au bas des marches. Il trouva les trois salles ; il y passa avec précaution. Il traversa le jardin sans s'arrêter, monta sur la terrasse, prit la lampe allumée dans la niche.

Puis il redescendit et s'arrêta dans le jardin. Les arbres étaient tous chargés de fruits extraordinaires, de différentes couleurs. Les blancs étaient des perles ; les luisants et transparents, des diamants ; les rouges les plus foncés, des rubis ; il y avait aussi des émeraudes, des saphirs. Et ces fruits étaient d'une grosseur jamais vue au monde. Il eut envie d'en cueillir de toutes les sortes. Il en emplit ses deux poches. Il en enveloppa même dans les plis de sa large ceinture d'étoffe.

Ainsi chargé de tant de richesses, Aladdin reprit le chemin des trois salles.

Il fit très attention de ne rien toucher et remonta par où il était descendu. Le magicien l'attendait avec impatience à l'entrée du caveau. « Mon oncle, dit Aladdin, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter.

– Mon fils, dit l'autre, donnez-moi la lampe d'abord, elle pourrait vous embarrasser.

– Non, non reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas ; je vous la donnerai quand je serai monté »

Le magicien insista, mais Aladdin, qui se doutait de quelque chose, refusa absolument de la donner avant de sortir !

Alors le magicien africain, entra dans une furie épouvantable : il jeta un peu de son parfum sur le feu, et après deux paroles magiques, la pierre qui servait à fermer l'entrée du caveau se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus !

Aladdin était enterré vivant !

# Chapitre 5

On a compris que le magicien n'était pas vraiment l'oncle d'Aladdin !

Un sorcier africain avait dit à cet homme avant de mourir :

« Il y a dans le monde une lampe merveilleuse ; celui qui la possède sera l'homme le plus riche et le plus puissant de la terre. Mais tu ne pourras pas l'enlever toi-même ni entrer dans le lieu souterrain : il faut qu'un enfant y descende et te la donne ! »

Le magicien s'était adressé à Aladdin, qui lui avait paru un jeune homme étourdi ; mais Aladdin avait résisté, et le magicien s'était affolé : il avait peur que quelqu'un arrive et entende tout et le raconte autour de lui !

Quand Aladdin se vit enterré, il appela mille fois son oncle en criant qu'il était prêt à lui donner la lampe ; mais l'autre était déjà parti.

Il descend jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin, mais le mur s'est refermé.

Il tâtonne devant lui, à droite et à gauche et il ne trouve plus de porte. Il crie, il pleure, il s'assoit sur les marches, certain qu'il va mourir.

Il reste deux jours ainsi, sans manger et sans boire. Le troisième jour enfin, se croyant près de la mort, il joint les mains pour prier Dieu. Mais en faisant cela il frotte sans y penser l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt.

Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable s'éleva devant lui. Il prononça ces paroles : « Que veux-tu ? Me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, car je suis l'esclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt. »

Aladdin aurait pu être mort de frayeur. Mais, bizarrement, il répondit sans hésiter : « Fais-moi sortir de ce lieu, si tu as ce pouvoir. »

Alors la terre s'ouvrit, et il se trouva hors du caveau, à l'air libre, au grand jour.

Aladdin eut d'abord de la peine à supporter la lumière. Puis, une fois habitué, il regarda autour de lui à droite à gauche, en haut en bas. Par terre, pas de trace de la moindre ouverture. Ensuite, il retrouva le chemin par où le magicien africain l'avait amené, et se traîna chez lui avec bien de la peine.

En entrant chez sa mère, il s'évanouit. La pauvre femme le croyait perdu ou mort ; on peut imaginer sa joie, et aussi sa crainte en le voyant inanimé. Mais avec un peu d'eau, elle sut le faire revenir à lui.

Les premières paroles qu'il prononça furent pour demander à manger. Elle lui apporta ce qu'elle avait.

« Mon fils, lui dit-elle, ne vous pressez pas, cela est dangereux ; mangez doucement. »

Après son repas, Aladdin parla du faux oncle, méchant et trompeur. Puis il fit le récit de tout ce qui lui était arrivé avec le magicien : le feu, la gifle, le jardin sous terre, la lampe. Il montra à sa mère les fruits extraordinaires : des pierres merveilleuses et multicolores.

# Chapitre 6

Aladdin se réveilla le lendemain très tard. Il se leva, et demanda son déjeuner à sa mère.

« Hélas ! mon fils, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner ; vous avez mangé hier au soir tout ce qu'il y avait dans la maison.

– Ma mère, dit Aladdin, donnez moi la lampe que j'ai apportée hier ; j'irai la vendre, et l'argent servira à nous avoir de quoi déjeuner et dîner, et peut-être de quoi souper. »

La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avait mise, mais elle la trouva bien sale. Elle commença de la frotter et... un génie affreux et énorme apparut devant elle. Il lui dit d'une voix effrayante : « Que veux-tu ? Me voici prêt comme ton esclave et l'esclave de tous ceux qui ont la lampe à la main. »

La pauvre femme ne pouvait pas répondre : dès les premières paroles du génie, elle était tombée évanouie.

Aladdin fut moins étonné. Il avait déjà eu une apparition de cette sorte dans le caveau. Il répondit au génie : « J'ai faim, apporte-moi de quoi manger. »

Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand plat d'argent, qu'il portait sur sa tête, avec douze autres plus petits pleins d'excellente nourriture arrangée dessus. Il y avait aussi de grands pains blancs comme neige, deux bouteilles de vin exquis et deux tasses d'argent. Il posa le tout sur le sofa, et aussitôt il disparut.

La mère d'Aladdin revint à elle peu après.

« Mon fils, demanda-t-elle, d'où nous vient tout cela ?

– Je vous le dirai plus tard. Maintenant mettons-nous à table et mangeons, vous en avez besoin aussi bien que moi. »

Elle écouta ensuite les explications de son fils. Mais elle ne voulait plus toucher à la lampe, par crainte de l'affreux génie.

« Ma mère, ne voyez-vous pas ce que cette lampe vient de nous apporter ? Nous aurons tout ce que nous voudrons. Mais n'en parlons pas aux voisins surtout. »

Le lendemain, il ne restait rien de la bonne provision du génie. Alors Aladdin prit un des plats d'argent sous sa robe et sortit pour aller le vendre. Il s'adressa à un marchand qui lui donna en échange une pièce d'or. C'était cinquante fois moins que la valeur du plat, mais Aladdin ne connaissait pas le prix de ces choses !

Il s'arrêta dans plusieurs boutiques, et avec la pièce d'or, il acheta du pain et de la nourriture pour plusieurs jours.

Aladdin vendit ainsi tous les plats l'un après l'autre. À la fin, il n'eut plus que le grand plat qu'il vendit lui aussi pour dix pièces d'or.

Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin revint vers la lampe. Il chercha le même endroit que sa mère avait touché, et la frota comme elle avait fait. Aussitôt le même génie se présenta devant lui. Aladdin lui commanda de quoi manger pendant une semaine.

Il avait cessé de jouer avec les jeunes gens de son âge.

Il s'arrêtait dans les boutiques des gros marchands. Il se mêlait à leurs conversations. Il apprit à connaître les draps d'or et d'argent, les étoffes de soie, les toiles les plus fines.

Chez les bijoutiers, il découvrit les pierres précieuses. Il comprit que les fruits transparents qu'il avait cueillis dans le jardin avaient un très grand prix. Il avait donc chez lui un trésor immense !

# Chapitre 7

Un jour, en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit un ordre du sultan : on devait fermer les boutiques et les portes des maisons, et rester chacun chez soi. La princesse Badroulboudour, fille du sultan, allait passer pour aller au bain.

Cela donna à Aladdin de la curiosité. Il réussit à se placer derrière la porte du bain et n'attendit pas longtemps. La princesse parut, et de la porte du bain, elle enleva le voile qui lui couvrait le visage.

La princesse était la plus belle brune du monde. Elle avait les yeux vifs et brillants, un nez sans défaut, la bouche petite.

Bref, Aladdin était ébloui... et amoureux !

En rentrant chez lui, il resta triste et rêveur. Sa mère demanda s'il était malade.

Mais Aladdin ne répondait pas. Il ne mangea pas au souper.

Le lendemain, il raconta toute l'histoire à sa mère et ajouta qu'il aimait la princesse et qu'il avait décidé de la faire demander en mariage au sultan.

La mère d'Aladdin éclata de rire. « Eh, mon fils, vous avez perdu l'esprit ! Comment pourrais-je me présenter devant Sa Majesté pour lui faire une telle demande ? Pour vous, le fils d'un simple petit tailleur ? Et puis, on ne se présente pas devant nos sultans sans un cadeau à la main ! Quel cadeau avez-vous ? »

Aladdin sourit. Il alla chercher les pierres et les montra en pleine lumière ; ils étaient tous deux éblouis.

La brave femme finit par faire tout ce que son fils voulut.

Au palais du sultan, elle entra dans un très beau salon. Tous les seigneurs de la cour étaient déjà là. Mais aussi beaucoup de gens comme elle qui venaient demander quelque chose au sultan. On appela les personnes les unes après les autres.

A un moment le sultan se leva, renvoya tout le monde et rentra dans son appartement.

La mère d'Aladdin retourna chez elle. Le lendemain, elle alla encore au palais du sultan, mais on ne l'invitait jamais à parler. Elle y retourna six autres fois, en n'osant rien demander.

Le sultan finit par la remarquer. Il dit à son grand vizir : « Qui est cette dame qui vient régulièrement, et porte quelque chose d'enveloppé dans un linge ? »

On appela alors la mère d'Aladdin au pied du trône du sultan. « Bonne femme, lui dit celui-ci, quelle affaire vous amène ici ?

– Votre Majesté, je vous supplie de me pardonner car j'ai honte de la demande que je vais faire à mon seigneur. »

Le sultan commanda alors que tout le monde sorte et qu'on le laisse seul avec la femme et son grand vizir.

- « Parlez hardiment, il ne vous en arrivera pas le moindre mal. »

Elle raconta alors comment Aladdin avait vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue avait causé. Et qu'il voulait l'épouser, malgré les reproches de sa mère.

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans se moquer. Il lui demanda ce que c'était qu'elle avait apporté enveloppé dans un linge.

Le souverain découvrit alors rassemblées les pierreries précieuses, parfaites, éclatantes. Il n'en avait encore jamais vu de pareilles. Il s'écriait :

« Ah ! que cela est beau ! que cela est riche ! »

# Chapitre 8

Le sultan réfléchit alors. Il se dit qu'il pouvait bien donner sa fille à un garçon aussi riche qu'Aladdin. Il en parla tout bas à son grand vizir. Mais celui-ci n'était pas d'accord ! Lui-même avait un fils, nommé Bachir, et il aurait aimé qu'il épouse la princesse.

Il dit au sultan : « Votre Majesté, attendez un peu. Demandez à cette dame de patienter trois mois. Ensuite vous déciderez. Après tout, on ne sait rien de cette famille ! »

En fait, il comptait bien que le sultan changerait d'avis, et qu'avant trois mois, il choisisse plutôt son propre fils Bachir.

Le sultan l'écouta, puis se retourna du côté de la mère d'Aladdin. Il lui dit :

« Allez, bonne femme, retournez chez vous, et dites à votre fils que j'accepte qu'il épouse ma fille. Mais il faut qu'il attende trois mois, car je dois faire des meubles de prix à la princesse. Alors revenez à ce moment-là. »

De retour chez elle, la mère d'Aladdin, pleine de joie, expliqua à son fils la réponse du sultan. Elle lui dit aussi combien les pierreries avaient émerveillé le souverain. Aladdin fut le plus heureux des hommes en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère et se dit qu'il devait être patient pendant trois mois.

Deux mois plus tard, la mère d'Aladdin, en sortant un soir pour acheter de l'huile, vit que tout était en fête dans la ville. Les boutiques, étaient ouvertes, on les décorait de feuillages, on préparait des illuminations. Elle demanda ce que tout cela signifiait.

« D'où venez-vous, ma bonne dame ? lui répondit-on. Ne savez-vous pas que Bachir, le fils du grand vizir épouse bientôt la princesse Badroulboudour, fille du sultan ? »

La mère d'Aladdin revint vite à la maison. « Mon fils, s'écria-t-elle en rentrant, tout est perdu pour vous. »

Elle lui expliqua ce qu'elle avait appris.

Aladdin demeura comme frappé d'un coup de foudre. Mais alors il se souvint de la lampe qui lui avait été si utile jusqu'alors.

Quand il fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse et il la frota au même endroit que les autres fois. À l'instant le génie parut devant lui.

« Que veux-tu ? dit-il à Aladdin ; me voici prêt à t'obéir comme ton esclave.

– Écoute, lui dit Aladdin : il s'agit maintenant d'autre chose. Au lieu de tenir sa promesse envers moi, le sultan marie sa fille au fils du grand vizir. Je veux que... »

Le lendemain, on s'aperçut que Bachir le fils du vizir avait disparu. Le soir, alors qu'il devait dîner avec la princesse, il n'était plus là. On le retrouva le matin, presque nu devant le palais, l'air complètement stupide !

Cela continua la nuit suivante, puis encore et encore. Il dit que toutes les nuits, il se retrouvait en chemise dans le froid, enfermé dans une chambre inconnue. Il ne pouvait rien dire de plus.

Le sultan avait des doutes : le fils de son vizir était-il fou ? ou bien victime d'un magicien ? De toute façon, se dit-il, ça ne changeait rien : il ne pouvait donner sa fille à un garçon aussi inquiétant. La jeune fille elle-même n'en voulait plus, elle l'avait dit à sa mère en pleurant.

Le mariage avec Bachir fut annulé.

# Chapitre 9

On donna des ordres pour faire cesser les fêtes dans le palais et dans la ville. Ni le sultan, ni le grand vizir n'imaginèrent qui était la cause de ces étranges événements : ils avaient complètement oublié l'existence d'Aladdin.

Au bout des trois mois, Aladdin envoya sa mère au palais. Elle se présenta dans la grande salle où le sultan recevait, au même endroit qu'auparavant.

Celui-ci la reconnut aussitôt et se souvint alors de sa promesse. Il avait cru qu'il n'entendrait plus parler de ce mariage. Il ne le trouvait pas convenable pour la princesse sa fille : il suffisait de voir seulement la pauvreté de la mère d'Aladdin, habillée de façon si ordinaire !

Mais il lui demanda quand même de s'approcher. Elle se prosterna, selon l'habitude.

« Seigneur, dit-elle, je me présente encore devant vous. Les trois mois sont écoulés. Que Votre Majesté veuille bien tenir sa parole. »

Le sultan consulta à nouveau son grand vizir.

« Sire, lui dit celui-ci, il y a un moyen pour éviter ce mariage : c'est de mettre la princesse à un prix énorme, de demander comme présent des richesses impossibles à réunir... »

Le sultan se retourna du côté de la mère d'Aladdin

« Ma bonne femme, lui dit-il, je suis prêt à tenir ma parole. Vous direz à votre fils que je le ferai dès qu'il m'aura envoyé quarante grands bassins d'or massif. Ils doivent être pleins des mêmes bijoux et joyaux que vous m'avez déjà présentés de sa part. Allez, bonne femme, j'attendrai que vous m'apportiez sa réponse. »

Revenue à la maison, la mère affolée raconta à son fils les conditions du sultan. Aladdin était plutôt amusé !

« Le sultan se trompe, pensait-il, s'il croit m'éliminer de cette manière ! »

Très peu de temps après, on pouvait voir devant la maison d'Aladdin quarante esclaves noirs, chacun chargé d'un bassin d'or massif sur la tête, plein de perles, de diamants, de rubis et d'émeraudes. Chaque bassin était couvert d'une toile d'argent brodée d'or. La rue se trouva pleine d'une grande foule qui accourait de partout pour voir un spectacle si magnifique. L'habit de chaque esclave était si riche en étoffe et en pierreries qu'il valait au moins un million.

Le premier des quatre-vingts esclaves arriva à la porte de la première cour du palais, et les gardes le prirent pour un roi. Mais l'homme leur dit :

« Nous ne sommes que des esclaves, notre maître viendra le moment venu. »

Le sultan avait été averti de l'arrivée de cette troupe, il avait donné ses ordres pour la faire entrer.

Ils formèrent un grand demi-cercle et se prosternèrent tous ensemble en frappant du front contre le tapis.

La mère d'Aladdin, qui les accompagnait s'était avancée jusqu'au pied du trône.

« Sire, dit-elle au sultan, Aladdin, mon fils a obéi à vos désirs.

– Bonne femme, dit le sultan, allez dire à votre fils que je l'attends pour le recevoir à bras ouverts et pour l'embrasser. Plus il se hâtera pour venir recevoir de ma main la princesse ma fille, plus il me fera de plaisir. »